

Entretien avec M. Georges Berthoin à Paris
le 15 octobre 1981. (Antoine Marès)

A.M. A quelle occasion avez-vous rencontré Jean Monnet pour la première fois et comment avez-vous été amené à collaborer avec lui?

G.B. J'ai demandé à le voir à la fin du printemps 1952 parce que je voulais travailler au service de l'unité européenne, et pas nécessairement avec lui. Je connaissais très bien Robert Schuman; j'avais participé à ses campagnes électorales en Lorraine puisque j'étais dans la préfecturale à l'époque. J'ai donc demandé rendez-vous à Monnet. Je sais que Pierre Dreyfus - qui était alors président des Houillères de Lorraine - avait été amené à donner quelques informations sur moi; Monnet avait décidé de me recevoir. J'ai attendu rue de Martignac pas mal de temps. J'ai découvert la façon dont Monnet traitait les horaires, qui étaient pour lui assez flexibles, et je l'ai vu au moment où il partait déjeuner.

- Pourquoi voulez-vous travailler?, me demanda-t-il

- Parce que j'y crois.

- Est-ce que vous parlez l'anglais?

- Oui.

- Est-ce que vous parlez l'allemand?

- Non.

- Il faudra vous y mettre et vous aurez de mes nouvelles dans quelque temps.

Très peu de temps après, j'ai appris qu'il avait l'intention de me demander de rejoindre son équipe dès août 1952 à Luxembourg. Je n'ai pas pu venir tout de suite parce qu'on ne quitte pas les postes de l'administration préfectorale du jour au lendemain. Et je suis effectivement venu en décembre, le 1, je crois. Mais je n'ai pas collaboré immédiatement avec lui. Ce n'est qu'au début de 1953 qu'il m'a nommé chef de son cabinet. J'ai commencé avec le secrétaire de la Haute Autorité, Max Kohnstamm. J'ai donc vu Monnet d'une certaine distance, au départ. Ensuite j'ai collaboré étroitement avec lui. Voilà comment les choses ont commencé.

En ce qui me concerne, la raison en était que j'avais milité pour l'unité européenne dans la Résistance, que j'avais été aux Etats-Unis et que j'avais vu ce que pouvait apporter l'unité européenne.

Tous les problèmes de ma génération ne pouvaient se résoudre que par trois idées forces: le communisme, le nationalisme intégral ou l'unité européenne. Pour nous, c'étaient des axes assez précis. Ayant éliminé

les deux premiers, bien que les ayant explorés comme tous les gens de ma génération, j'ai choisi celui-là.

Après, j'ai compris que l'expérience américaine de Monnet avait joué un rôle considérable dans sa formation. Nous allons commencer maintenant cette grande aventure de Luxembourg, avec un style de vie particulier dont vous avez déjà entendu parler.

A.M. Connaissez-vous Jean Monnet auparavant?

G.B. Je ne le connaissais pas du tout, mais je l'avais rencontré parce que de 1948 à 1950, j'avais été dans le cabinet du ministre des Finances Maurice Petsche. Et le ministre des Finances avait naturellement à faire avec le commissaire au Plan. C'est ainsi que j'ai rencontré Monnet rue de Rivoli et au cours de déjeuners de travail. Les rapports de Monnet et de Petsche - mais mes souvenirs sont bien lointains - étaient complexes. Il y avait entre la rue de Rivoli et la rue de Martignac des difficultés incontestables. Je crois que la rue de Rivoli avait sur les problèmes économiques et industriels une attitude beaucoup plus traditionnelle; alors que Monnet les a ignorées et a fait de la rue de Martignac un centre d'impulsion, La rue de Rivoli était un centre de freinage.

De plus, Monnet avait une situation très particulière. Il durait plus que les ministres qui avaient, à l'époque, une position très éphémère. Il était devenu par son commissariat au Plan et sa personnalité, de même que par ses relations internationales, une force politique quasi-indépendante.

Certains ministres en prenaient un peu ombrage.

J'ai vu ça comme un jeune attaché de cabinet en rapport avec de hauts personnages.

A.M. Comment avez-vous réagi à la déclaration Schuman de mai 1950?

G.B. Je m'en souviens parfaitement. J'étais encore à Paris, au ministère des Finances. Je faisais signer le courrier au ministre et lui dit: "Cette fois, ce doit être du sérieux". Il y avait dans la proposition quelque chose de nouveau et d'audacieux: un ministre, membre d'un gouvernement, proposait un transfert de souveraineté. Cela me paraissait être toute la réussite - et toute la difficulté - de l'opération.

Cela m'avait semblé être l'initiative sérieuse alors que j'avais vu d'autres initiatives, comme tous les gens de ma génération, concerna l'Europe. Cet aspect concret m'avait frappé. En juillet 1950, j'étais

nommé directeur du cabinet de l'igame de la 6ème région militaire, des neuf départements d'Alsace, de Lorraine et de Champagne. Le député de l'endroit était Robert Schuman; je ne le connaissais pas avant, mais je l'ai, professionnellement, très bien connu alors et, sur un plan personnel, il y a eu des liens de sympathie très réels qui se sont tissés entre nous. Le premier discours qui explique le 9 mai 1950 - qui a été fait en 1953 -, j'en ai le manuscrit que Schuman m'a donné en témoignage d'amitié. La raison de cette amitié assez forte est un détail que l'on ne connaît pas et que je révèle pour la première fois.

Le président de la République était Vincent Auriol qui n'était pas favorable au plan Schuman. Il n'était pas favorable à la création d'institutions supranationales. Mais il était fidèle à la tradition des présidents de la République selon laquelle la politique étrangère de la France ne devait pas être mise en cause. Il a convoqué l'homme dont j'étais le chef de cabinet, André Louis Dubois, qui a été connu ensuite comme "préfet du silence", et il lui a dit qu'il n'était pas d'accord avec la proposition Schuman, mais qu'il s'agissait là de la politique étrangère de la France. On lui avait signalé que Robert Schuman allait être vraisemblablement battu aux élections de 1951. "Je ne suis pas sensé vous en avoir parlé. Mais faites en sorte qu'il ne soit pas battu. Car s'il l'est, toute la politique dont il est le symbole tombe".

Donc, discrètement, nous avons fait en sorte - et j'en étais chargé - que Robert Schuman retrouve un appui électoral en Moselle, un appui qu'il avait perdu pour deux raisons: premièrement parce qu'il était ministre des Affaires étrangères et qu'il était plus souvent à New-York qu'en Moselle; deuxièmement, un très grand nombre de maîtres de forges étaient hostiles au plan Schuman - ils auraient préféré la reconstitution du vieux cartel de l'acier - et ils avaient décidé de le faire battre, aidés en cela par la famille gaulliste, dont Mondon et Driant étaient les porte-paroles, et l'extrême-gauche. Nous nous sommes arrangés pour qu'il soit à nouveau présent: je préparais de longs télégrammes du président Schuman regrettant de ne pouvoir assister à telle ou telle cérémonie... Tout cela en collaboration avec lui-même, mais il n'aimait pas trop être au courant de ces éléments de cuisine politique qui étaient pourtant si nécessaires. Il était très vulnérable. Les élections de 1951 sont arrivées; il y

avait la procédure de l'apparentement qui était une procédure qui permettait de grouper des votes de familles politiques qui n'avaient rien de commun. Et il a été élu d'extrême justesse; j'ai joué un rôle dans la façon dont les apparentements ont été organisés. Si bien qu'il en a été fort reconnaissant. Il est absolument sûr - il a gagné les élections à quelques centaines de voix - que s'il avait été battu, la France ne pouvait pas continuer cette politique là.

Cela m'a conduit à m'engager encore plus, d'une façon concrète, dans ce qui était un idéal européen. La déclaration Schuman ayant mené à la négociation du traité de Paris, j'ai vu qu'on arrivait à quelque chose d'encore plus concret et j'ai demandé conseil à Schuman en lui disant que je souhaitais travailler dans les affaires européennes; il n'a pas fait d'intervention auprès de Jean Monnet - Robert Schuman ne faisait jamais d'intervention personnelle, tous ses collaborateurs vous en parleront - , Il ne s'est jamais occupé des gens qui travaillaient avec lui ou pour lui. Pas du tout par égoïsme, mais parce que ça faisait partie de ses principes. Mais il m'a encouragé en me disant que c'était une excellente idée. J'ai donc directement abordé Monnet. Monnet était quelqu'un qu'on abordait directement, comme je l'ai constaté après. On avait quelque chose à lui dire, on le voyait. La porte de Monnet n'a jamais été fermée à quelqu'un qui avait quelque chose à lui dire, quelque'il soit.

En ce qui me concerne, j'ai mis en accord l'idéalisme, la petite expérience que je commençais à avoir, en servant au début l'institution qui était à un état embryonnaire, puis l'homme.

A.M. Quel était votre rôle comme chef de cabinet auprès de Jean Monnet?

G.B. J'ai eu là une période d'adaptation difficile. Je venais de l'administration préfectorale et du ministère des Finances, d'un moule administratif extrêmement précis; l'administration préfectorale surtout a des règles d'efficacité, de hiérarchie, de rapidité tout à fait impressionnantes. Il faut être passé par cette expérience pour se rendre compte à quel point cette administration est une des explications de la cohésion et de la force de ce pays. Il ne faut pas aller dans l'excès - c'est la décentralisation actuellement - , car pendant des décades, sagement et discrètement, elle a été un élément déterminant de la structure même de ce pays.

Alors je suis arrivé dans un groupe qui était une espèce de nébuleus avec un homme qui n'était pas du tout intéressé par ces éléments de fonctionnement administratif. Et j'étais un peu perdu au début.

J'appliquais les réflexes qui résultaient de mon expérience et je me suis aperçu que cela n'était pas très utile. Monnet travaillait simultanément avec plusieurs personnes; à mon avis, consciemment. Il les mettait sans cesse en concurrence. Quelquefois à leur insu. Et quand elles le découvraient, elles n'étaient pas toujours contentes.

Le chef de cabinet - j'ai essayé plusieurs définitions de mon poste. Car pour lui, vous étiez là, et c'était tout - a été au début une sorte de secrétariat privé, destiné à lui rendre la vie plus facile en mettant les choses en ordre, préciser à qui on répond, quels sont les rendez-vous. Cela n'a pas eu de grands résultats. Il avait une secrétaire particulière depuis très longtemps qui arrivait à mettre de l'ordre: ils se disputaient, mais il se laissait faire...

L'autre définition consistait à essayer de contribuer à l'élaboration intellectuelle de ses positions. Je me suis aperçu très vite qu'il y avait toute une série de gens qui en étaient chargés: Uri, Guyot, Gaudet, Kohstamm, van Helmont etc. Donc, la partie substantielle du travail faisait de moi un élément parmi d'autres. Et comme je n'appartenais pas à la très vieille équipe, celle du Plan, je n'avais pas cette habitude intellectuelle du raisonnement à la Jean Monnet. Finalement, j'ai adopté une formule intermédiaire: quand l'occasion de préparer un dossier et de discuter avec lui de ce qu'il souhaitait m'était donnée, je la prenais. Quand ce n'était pas possible, je faisais plutôt un travail de secrétariat pour lui faciliter la vie. Et je considérais que la deuxième partie était aussi noble.

A.M. En ce qui concerne l'atmosphère de travail, j'ai déjà eu beaucoup d'échos. Avez-vous des souvenirs précis ou des anecdotes la concernant?

G.B. L'atmosphère était à peu près la suivante: nous tous qui travaillions avec lui étions tellement bousculés, tellement pris par son tourbillon, que nous perdions les points de repères traditionnels dont on a besoin quand on travaille. Et le seul qui savait où il allait, c'était lui. Mais ce tourbillon qu'il créait autour de lui désenclavait les individus à tel point qu'il leur faisait rendre plus qu'eux-mêmes se seraient cru capables de produire.

Cela avait pour résultat de désorganiser la psychologie personnelle des gens. Elle n'existait plus. Il est arrivé que certains tombent d'une crise cardiaque dans son bureau: l'un était un juriste allemand, Kravelicki. Cela a été le début de la notion de vacances. Timidement les gens ont commencé à dire qu'on pourrait prendre des vacances.

Car ce tourbillon que créait Monnet n'était pas seulement un tourbillon intellectuel et administratif. Les heures n'existaient plus. Les Luxembourgeois appelaient le siège de la Haute Autorité: "la maison des fous". Parce que, jusqu'au moment de l'incident Kravelicki, cet immeuble fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. A ce rythme-là, vous perdez la notion du temps et même celle de la fatigue. On travaillait pratiquement dans un état second.

Mais il s'est créé un sentiment d'équipe, de pionniers; les rivalités de personnes existaient, mais pour contribuer à ce que Monnet faisait. Les rivalités, dans un sens bêtement bureaucratique, étaient pratiquement nulles. Nous étions tous malaxés dans ce grand mouvement.

Le résultat en a été qu'il a remarquablement réussi l'amalgame des nationalités, l'amalgame des expériences. Vous aviez des gens qui venaient du mouvement syndical, des anciens fonctionnaires ou leaders syndicaux, des universitaires, des chefs d'entreprises. Tous ces gens ne faisaient qu'un dans ce "melting-pot à la Jean Monnet".

Mais Monnet ne respectait pas les règles traditionnelles du jeu. Une seule anecdote: Luxembourg a été pendant plusieurs mois un centre mondial: Foster Dulles, Paul Reynaud etc. A propos de Paul Reynaud, j'ai un souvenir précis. Paul Reynaud était un homme qu'on ne traitait pas à la légère. Il devait être reçu par Jean Monnet. Il a attendu une journée entière pour l'être. J'en sais quelque chose puisque nous avons été plusieurs à être envoyés à tour de rôle pour faire patienter Paul Reynaud. J'ai visité Luxembourg à trois reprises avec lui qui tempêtait, mais il attendait pour être reçu.

Nous, nous acceptions cela. Mais ça a créé parfois avec le monde extérieur des réticences. Il a eu un pouvoir moral considérable parce qu'il représentait à un moment donné ce que tout le monde voulait faire, une proposition concrète. Cela lui donnait une position éminente. Il avait tellement de choses à résoudre...mais c'était un homme qui ne se laissait pas boussuler. Il prenait son temps. Ce n'était pas un homme rapide dans l'élaboration. Pour l'exécution, c'était autre chose. Je ne sais pas si c'est une vue artificielle, mais maintenant que je connais assez bien la Chine et le Japon, et que je vois le consensus qu'il y a dans ces pays, je dirais que Monnet est très asiatique.

Car les méthodes qu'il utilisait pour arriver à la décision étaient des méthodes de consensus: tout le monde avait participé à l'élaboration de la chose qui, finalement, quand elle devait exister, existait

rapidement. Mais le résultat était que le rythme était très lent, imprévisible. Les gens qui avaient des rendez-vous se trouvaient automatiquement sacrifiés. Je crois qu'il y a eu des malentendus entre Monnet et la classe politique, notamment, à cause de ces petits détails, beaucoup plus que pour des raisons de fond.

Quand je suis arrivé, par exemple, pour m'occuper de son cabinet, le courrier qu'il avait avec des hommes politiques importants n'avait pratiquement pas été traité. Et il était très difficile à voir. Par contre, lorsque lui voulait voir quelqu'un, il parvenait à le voir, où qu'il soit. Deux souvenirs me reviennent:

- Il voulait parler à Foster Dulles et il me demanda de l'appeler. Je n'avais pas beaucoup d'expérience des appels intercontinentaux, pas plus que les postes luxembourgeoises. Foster Dulles était en train de passer le week-end au bord d'un lac dans la Nouvelle Angleterre. Pas de téléphone. Monnet m'a répondu qu'il voulait tout de même lui parler. Finalement un garde-forestier est allé le chercher et Monnet a pu lui parler. Monnet ne connaissait pas d'obstacle quand il voulait parler à quelqu'un.

- Quand Dulles est venu à Luxembourg, nous voulions trouver les discours des premiers envoyés européens arrivant aux Etats-Unis pour préparer un discours de bienvenue. Je suis allé trouver un dimanche matin le bibliothécaire de Luxembourg: nous n'avons rien trouvé qui nous permit de boucler la boucle historique...

A.M. Ettes-vous resté chef de cabinet de Jean Monnet jusqu'à son départ en 1955?

G.B. Je le suis resté formellement, mais en substance, je suis parti avant. Car il y a eu entre Monnet et moi un malentendu grave. En 1954 a été formé le ministère Mendès France. Personnellement, j'étais très, très mendésiste. C'était un élément, mais encore pas trop grave. Il y a eu une circonstance aggravante: mon père était ministre du gouvernement Mendès France, ministre de l'Education. Et Monnet n'était pas favorable à Mendès France. J'ai eu une fois une conversation en tête à tête avec lui et au cours de cette conversation, j'ai compris qu'il mettait en question mon loyalisme à son égard. D'autant que je l'avais entendu prévoir la chute de Mendès France tant il lui était hostile. Il était un de ceux qui ont organisé sa chute. Et je n'avais pas été très heureux d'entendre

cela. Mais je n'étais pas à un niveau où j'avais à agir dans ce domaine là. Quand Monnet a mis en question ma loyauté à son égard comme à l'égard de l'Europe, je lui ai répondu qu'il ne saurait en être question et que ce que je pourrais entendre ne serait jamais transmis ni à mon père ni à Mendès. On n'en a plus parlé.

Par la suite, j'ai appris, j'ai senti que les choses commençaient par passer par ailleurs. Il y avait donc une espèce de mise à l'écart et on m'a conseillé de démissionner: précisément Kohstamm, de la part de Monnet. Et là, j'ai dit non; s'il voulait, il pouvait m'affecter ailleurs. J'ai demandé une décision personnelle de Monnet. Je ne l'ai jamais obtenue. Il ne m'a jamais démis formellement de mes fonctions.

C'était l'époque de la CED. Les passions que cette CED a pu soulever Je n'ai pas vu dans toute ma vie politique un problème qui ait soulevé les passions comme cela. Les vieux disaient que c'était un peu comme l'affaire Dreyfus. On se disputait au sein des familles à ce propos. La CED avait mis à vif toute une série de passions: le drapeau, la souveraineté militaire etc. Je voyais ce qui se passait. Personnellement je pensais qu'on se dirigeait vers un échec.

Monnet, souvent, annonçait les choses, même s'il en doutait, pour qu'elles se fassent. Le fait de se prononcer était en soi un élément d'existence de la chose. Il y a eu énormément d'erreurs de commises. Mais je n'avais qu'à me taire dans ce domaine là.

J'étais complètement mis de côté et il a pris de fait Fernand Spaak comme chef de cabinet véritable, qui se trouvait être mon meilleur ami; il n'y a pas eu de mise en concurrence. Mais j'avais toujours le titre! Je n'avais plus de bureau. Je n'en ai pas demandé d'autre, et je me suis mis à voyager, comme chef de cabinet de Jean Monnet! A faire des discours! J'habitais à Paris au ministère, rue de Grenelle lui était avenue Foch. C'était l'époque de l'échec de la CED. On communiquait pour essayer de trouver des formules de synthèse qu'on a proposé à Mendès France. Mon père était d'accord, Monnet aussi. Fontaine a été très lié à cet échange de lettres.

Je suis allé voir Monnet avenue Foch au moment de l'échec de la CED; je me souviens de son bureau. Il y avait un grand coq gaulois qu'on lui avait offert et il avait la liste des parlementaires qui avaient voté contre la prise en compte de la CED. Il m'a dit: "Vous voyez, tous ces gens-là ont voté la réorganisation de l'armée allemande"

Et là nous avons eu un dialogue assez émotionnel. On sentait qu'on s'entendait quand même.

Ensuite, la relance a été organisée. Il y a eu toute une série de conférences et de discours qui ont été faits dans l'Europe entière, et en France en particulier, pour remobiliser les énergies; les coupures de presse lui revenaient où il pouvait suivre mes interventions, en tant que chef de son cabinet...

Quand il est parti de Luxembourg, il y a eu toutes sortes de fausses manoeuvres. Ce n'est pas décrit en détail dans les Mémoires, mais vous savez qu'il avait donné sa démission, qu'il l'a reprise etc. Nous étions plusieurs à penser qu'il ne devait pas la reprendre. A ce moment-là, je crois qu'il a perdu "le cap". Il a été très bouleversé et quelqu'un a joué un grand rôle pour l'aider, Mme Monnet. A mon avis, l'influence la plus apaisante, la plus claire dans la "refixation du cap", a été la sienne. Il y a toujours une cour autour des gens comme Monnet: elle n'était pas une courtisane. C'était une femme solide qui a joué un rôle énorme.

Mon dernier souvenir sur cette époque est le suivant: Monnet était dans sa maison de Bricherhof. Les déménageurs avaient tout enlevé, il restait une table à jeux, une lampe qui pendait au bout d'un fil; Madame Monnet était fatiguée par le déménagement. La porte était ouverte, le vent soufflait et nous étions tous les trois. C'était vraiment la fin de quelque chose: il n'y avait pas grand-monde à ce moment-là. Il m'a dit: "Dîtes-moi Berthoin, à propos, tous ces discours que vous avez fait, vous avez eu raison!".

La paix était conclue.

Je vous en parle parce que c'est un homme qui nous a tous fait souffrir. Et quand on en parle on est tous émus. Je ne vous dirais ça de personne d'autre dans ma vie. On a vraiment souffert...Je me souviens de ce grand portail...Il était tout petit, les camions étaient partis, c'était la fin du jour...C'étaient les adieux de Fontainebleau!

Monnet a mis un moment ensuite à concevoir le Comité d'Action. J'étais moins directement avec lui. Mais ce que je sais, c'est que Mme Monnet a joué un grand rôle dans l'élaboration du concept.

A.M. M. Gaudet a évoqué aussi l'importance de son action lors de l'entretien que j'ai eu avec lui, mais plus fugitivement...

G.B. Vous savez, Jean Monnet a été un homme très secret. Il y a des gens qui vous diront qu'ils l'ont connu bien mieux que moi, et c'est vraisemblable. Mais j'ai un instinct sur cet homme que j'ai vu beaucoup, après. Je n'étais plus le collaborateur direct, avec cette espèce de claustrophobie qui se crée et ces drames qui y sont liés - j'ai écrit sur tout cela parce que ça m'a frappé -.

Monnet était à la fois très orgueilleux et très modeste; c'est pourquoi il était si difficile. Mais je crois que ce qui est la vraie dimension humaine de cet homme a été renforcé, compris par sa femme. Sa femme n'est pas prétentieuse du tout; c'est une femme très authentique. Je crois que le lien qui a existé entre ces deux êtres a été un vrai lien. Dans tous les moments de doute elle a dû jouer le rôle principal et, pour la période qui nous intéresse, un rôle capital et très positif.

Elle est peintre, elle est artiste, non-conformiste; ce n'est pas une femme qui se laisse tourner la tête par les choses du pouvoir. Elle a cette puissance que les Italiennes peuvent avoir, très impressionnante. Je peux vous dire que je ne comprendrais pas Jean Monnet sans sa femme, bien que je n'aie jamais eu de conversations aussi approfondies avec elle qu'avec son mari. Et elle avait de l'autorité; il la bousculait parfois, mais avec du respect.

A ce moment là, Monnet avait "dégringolé". Mais c'était un "Américain en ce sens qu'il n'acceptait pas la défaite. Il l'a *pré*nd dans l'estomac mais il recommence. C'est un homme d'avenir, il marche. C'est un pionnier. Mais il n'y a pas de pionnier sans femme. Et elle a toujours été là. Je suis très sûr de mon opinion.

M. Vous avez fait allusion à l'opinion de Jean Monnet sur Mendès France. Quels étaient en général les rapports de Jean Monnet avec le monde politique?

G.B. Un rapport difficile. Je crois que Monnet aurait aimé être un homme politique. Je lui ai posé la question une fois. Il m'a dit qu'il aurait aimé l'être mais qu'il ne pouvait pas parce qu'il n'était pas un bon orateur. Il était très impressionné par les bons orateurs, il avait pour eux un grand respect, beaucoup plus qu'il ne le disait d'ailleurs. Il était très sévère vis-à-vis de lui-même, comme vis-à-vis des autres.

Je crois qu'il était passionné par la politique, mais il n'a pas pu la faire comme un homme politique. Alors il l'a faite comme l'homme

qui inspire l'homme politique...

A.M. Et les rapports du général De Gaulle et de Jean Monnet?

G.B. Je me souviens d'une réunion avec _____ du New York Times; et peut-être aussi van Helmont qui, en général était là. En tout cas, _____ a posé une question très critique sur De Gaulle et Monnet s'est mis à faire l'éloge de De Gaulle. Non pas Jean Monnet faisant l'éloge de De Gaulle, mais Jean Monnet, Charentais, faisant l'éloge de Monsieur le Président de la République qui faisait bien son métier, appréciant le travail bien fait, l'artisan. C'était extraordinaire! Il ne se prononçait pas sur la politique, mais sur la façon dont le général De Gaulle faisait son métier. Il y avait une adhésion et une admiration profonde. Je me souviens avoir été à Londres avec Monnet le jour de la mort du général de Gaulle; c'était l'anniversaire de Monnet. C'était un peu triste, car d'habitude il célébrait cet anniversaire en famille. Le lendemain, je lui ai appris la nouvelle par téléphone; il y a eu un grand silence et il m'a demandé où il serait enterré. Je lui ai dit qu'il serait enterré à Colombey-les-Deux-Eglises. Il m'a répondu: "Il a raison; à sa place, c'est ce que je ferais". Quand vous regardez l'histoire des deux hommes, vous vous rendez compte qu'ils ont beaucoup compté sur deux aspects de la France: pendant la guerre, Monnet n'a pas été parmi les gens de Londres, il a été à Washington, il a été internationaliste. Il était considéré comme un homme qui n'avait pas la totalité de sa sensibilité française. Et je crois qu'il y a toujours eu là un élément particulier.

La preuve, c'est que les archives de Jean Monnet sont à Lausanne. Il n'a pas voulu qu'elles soient en France, ni en Amérique.

Mon père a eu beaucoup de conversations avec De Gaulle dont j'ai retrouvé les textes; tous les hommes politiques ou même les hommes de science, tous les hommes qui sortaient de l'ordinaire, ont toujours eu un problème avec la France: Boulez, Bédarride, ce prix Nobel de médecine français parti aux Etats-Unis... C'est une des choses qui me frappent. Et Monnet a eu ce problème avec une intensité plus grande encore. Et quand il rencontrait un homme politique qui représentait ce puritanisme, ce jansénisme, ce jacobinisme français très puissant qui fait la force de ce pays, il y a eu des difficultés de communication. Car on voyait en Monnet - comme De Gaulle l'a dit - "l'ami des Américains". Non pas l'agent, mais l'ami. Pour De Gaulle, moins pour Mendès France, Monnet avait une pureté française qui n'était pas totale. Alors que ce n'était pas ça. Lui aussi avait sa

conception de la France, mais d'une France considérée comme un catalyseur de toute une série de choses qui, sur le plan international, étaient contradictoires.

Et c'est le rôle qu'il a joué. Je vois maintenant, malgré ce caractère difficile, très fort, qu'il avait - Clemenceau disait que quand on avait du caractère il était mauvais -, que personne, parmi les présidents d'institutions européennes, n'a aussi bien réussi que lui la synthèse européenne des hommes et des idées. Les autres ont fait de l'internationalisme très poussé etc., mais aucun n'a fait ce que Monnet a réalisé.

Il y a des photos de l'époque, par exemple, montrant Monnet lors de la première coulée d'acier européenne. Il détestait ce genre de manifestation. L'acier a coulé et il a disparu dans la foule. Fontaine l'a forcé pour qu'il y ait quelque chose de symbolique. Sur certaines photos on voit Monnet avec tout son état-major: Etzel, Daum etc. C'est vraiment Napoléon et ses maréchaux. C'est-à-dire qu'il avait créé une équipe de gens qui, en plus de leur instinct national, se sont européanisés. Quand vous regardez les gens qui ont formé la Haute Autorité, en dehors des Français, vous vous rendez compte que ce sont les diplomates, les experts qui ont participé à la négociation du traité charbon-acier et qui à un moment donné ont travaillé pour l'Europe avec Monnet. Ce n'étaient pas du tout des délégués nationaux, et non pas par une sorte de loyalisme forcé! Le tourbillon que Monnet a créé en a fait des Européens. Tous les Européens de cette "cuvée" sont de vrais Européens. Après, ce sont des Européens, certains par conviction, mais leur "chair" n'est pas européenne.

Ceci grâce à son instinct. Mais cet instinct créait des malentendus avec la classe politique française.

A.M. Avez-vous parlé avec lui de ses expériences antérieures à la guerre, aux Etats-Unis, à la SDN ou comme financier international?

G.B. Avec lui, j'ai parlé de ses expériences suédoise, américaine et chinoise. Des autres, non. Il devait en parler avec d'autres. Nous avons parlé de son expérience américaine car chacun avait eu ce type d'expérience. La Baie de l'Hudson avait été pour lui une grande aventure qui explique pourquoi il était un des rares hommes français à bien connaître la langue anglaise; sa génération apprenait l'allemand. Nous avons parlé aussi beaucoup de l'Angleterre, car j'étais à Londres à l'époque du Comité d'Action. Et quand il venait à Londres, j'étais un de ceux qu'il voyait; de même que lord Plowden et lord Slater, ancie

de la SDN, que l'on évoquait lors de déjeuners.

Je lui ai parlé de la Chine parce que j'ai suggéré en 1971 au chargé d'affaires chinois à Londres avec lequel j'avais des contacts réguliers d'inviter Monnet en Chine. Je lui ai expliqué que dans la grande marche européenne, c'était notre Mao-Tsé-Toung à nous. J'avais entendu parler Monnet avec une grande admiration de la Chine, avec une grande compréhension de ce pays. Il y a été, il y a travaillé, et cela a dû avoir beaucoup d'influence sur sa manière d'être. D'ailleurs, j'y étais il y a quelques mois et j'y ai rencontré Deng Xiaoping; pour moi, c'était Jean Monnet. J'étais avec un autre ami qui a connu Monnet et qui m'a dit la même chose: même taille, même sens de la synthèse, rapide et solide, dite paysanne, autorité personnelle qui se dégage de l'homme, l'homme qui n'a pas une position formelle très poussée mais qui est le grand patron...

A.M. Pensez-vous que les Etats-Unis, en tant qu'expérience vécue par Jean Monnet et en tant qu'influence sur l'Europe de l'après-guerre et sur lui, ont joué un rôle déterminant sur les options de Jean Monnet?

G.B. Oui. Mais je crois qu'il y a eu dans certains cas un malentendu volontaire à ce sujet. On a accusé Monnet de vouloir faire l'Europe pour subordonner l'Europe aux Etats-Unis. C'est exactement le contraire. Je me souviens d'un exemple: aux débuts de la CECA, la négociation d'un premier emprunt a eu lieu avec les Américains David Bruce et Tomlinson qui a joué un rôle très important dans toutes ces affaires et que Monnet aimait beaucoup, presque comme un fils. Tomlinson avait exprimé un certain nombre de souhaits américains sur l'utilisation de cet emprunt. Je me souviens donc un jour où Monnet parlait avec David Bruce - qui était un ami - lui rappelant que ce n'était plus l'époque du plan Marshall, quand les Américains nous disaient en détail et à l'avance ce qu'on allait faire de l'argent qu'ils nous prêtaient. Il dit: "Je parle au nom de l'Europe." Il montrait par là que l'Europe commençait à retrouver sa majorité à l'égard des Etats-Unis. Et il avait été très clair là-dessus. Pour renforcer cette position d'une Europe qui parlait aux Etats-Unis, il y a eu une résolution de l'Assemblée commune lui liant les mains à cet égard. Il a mis la main à ce texte.

La conception de Monnet à l'égard des Etats-Unis était le "partnership" entre égaux. Je n'ai jamais entendu Monnet concevoir l'Europe comme une façon habile de réaliser sa satellisation. Alors qu'on l'en a accusé

Cette accusation a été des plus pernicieuses. On a attaqué Monnet et l'unité européenne en prétendant que c'était un moyen d'empêcher l'indépendance de l'Europe.

Mais Monnet a parfaitement bien compris la psychologie américaine. C'était un homme qui pouvait participer à l'élaboration intellectuelle de certaines politiques en Amérique aussi bien qu'un Américain. Je ne dis pas comme un Américain. Et il a su grâce à cette compréhension entrer dans les mécanismes américains pour y intégrer l'intérêt européen. A cet égard, je crois qu'il a fait et réussi le contraire de ce dont on l'a accusé.

Pourquoi y est-il arrivé? Parce qu'il a compris, non pas intellectuellement, théoriquement, mais pratiquement l'Amérique. Quand il est allé vendre son Cognac au Canada ou aux Etats-Unis, il a vu comment cela fonctionnait et il a créé des liens personnels de très grande valeur avec les Américains. Il a appris des méthodes de travail, méthodes directes; voir ce qui est important, parler avec tout le monde. L'Américain est de plain pied avec tout le monde et Monnet était comme ça. Ce qui le rendait un peu "bizarre" par rapport aux habitudes de pensée européenne, c'était qu'il était un homme moderne; de ce point de vue, l'Europe était une vieille structure. Elle a changé depuis.

Le fait qu'il ait eu des expériences financières, qu'il ait fait fortune, qu'il l'ait perdue, lui a donné le sens du monde des affaires et une connaissance de ce monde que la classe politique française n'avait que de seconde main.

De plus, c'était un homme qui n'aimait pas les privilèges, qui ne sont pas la fortune. C'est différent. On peut ne pas avoir de fortune et être privilégié.

Là j'extrapole: mais le fait qu'il ait vu des Européens de différentes nationalités travailler dans le cadre des Etats-Unis d'Amérique a peut-être éveillé chez lui l'idée que les Etats-Unis d'Europe pourraient réveiller les énergies...

Pendant les guerres, il est devenu un Français un peu différent des autres. Si j'avais à le définir en peu de mots, je dirais qu'il a été une des meilleurs interprètes de l'Amérique vers l'Europe et un des meilleurs interprètes de l'Europe vers l'Amérique. Et se trouvant dans les deux courants, il y a eu des moments où il a été l'homme indispensable. D'ailleurs quand il y a eu une crise financière à l'époque du ministère Félix Gaillard, que la France était

en banqueroute, Monnet a agi. Il savait à qui téléphoner au bon moment pour déclencher l'intérêt américain. Et les Américains n'ont jamais été indifférents aux démarches de Monnet; ils n'ont jamais considéré Monnet comme un agent ou un satellite. Monnet était très respecté. On le regardait vers le haut; on ne le regardait jamais en bas. Au moment où les Américains ont souhaité qu'il y ait une force proprement européenne, ils ont pensé qu'il était un de ceux qui étaient le plus représentatif. Ce ne sont pas eux qui l'ont choisi! Lorsqu'il a été en mesure, sur le plan institutionnel, de parler au nom de l'Europe, il a eu une autorité considérable. La seule fois de sa vie où il a pu parler au nom de l'Europe d'un point de vue institutionnel et politique, c'était lorsqu'il était président de la CECA.

Je vois Jean Monnet comme un personnage très romantique. Ce n'est pas en général comme ça qu'on le voit...

A.M. Une chose m'a beaucoup frappé lorsque j'ai lu ses Mémoires: l'importance qu'il accordait aux anniversaires, pas seulement par leur rôle extérieur, semble-t-il, mais aussi pour des raisons plus intérieures..

G.B. Intérieures et comme élément d'un processus naturel. Comme chaque écorce qui marque une année de plus dans la vie d'un arbre. Le contact de Monnet avec la nature est un élément important. Ce n'est pas un élément purement physique, mais aussi de réflexion. Et c'était parfois aussi un élément de "décloisonnement" de son interlocuteur. Car parfois il entraînait les gens dans ses marches à pied. Moi, je n'en ai pas fait mais j'ai vu des gens puissants partir avec lui; certains n'avaient pas l'habitude. Il les avait amenés sur son propre terrain, qui n'était pas son terrain à lui, mais la force de la nature, la puissance de la nature qu'il mettait à sa disposition dans des dialogues politiques. C'est vrai: j'en ai fait l'expérience inconsciemment puis plus consciemment. Si vous avez des problèmes d'une très grande complexité intellectuelle ou politique, et que vous en discutiez avec quelqu'un dans une forêt, vous n'en parlerez pas de la même façon que si vous êtes dans un bureau ou dans un endroit similaire.

Si votre interlocuteur offre une résistance, celle-ci sera amoindrie. Vous ne parlerez pas au représentant de tel élément institutionnel, mais à un homme; qui écrase une motte de terre, qui voit un oiseau qui passe...A ce moment-là, vous discutez. Je sais -parce que j'en ai entendu parler par des hommes politiques qui en ont eu l'expérience qu'ils se retrouvaient beaucoup plus en accord avec eux-mêmes.

Vous avez par exemple des gens qui utilisent des grands palais pour créer une ambiance, pour discuter de certains problèmes. Lui, c'était la nature. C'est une alliée très puissante et ce sont des rythmes réguliers. D'où l'importance des anniversaires: ce qui fait que vous mesurez petit à petit la progression de la nature. En même temps, c'était un homme attentif aux petites choses de la vie qui comptent pour un individu. Il vous demandait des nouvelles de vos enfants, de votre femme; il se souvenait qu'il y avait une petite maladie etc. Et ça ne vous laissait pas insensible.

Lui-même avait une vie qui était très prenante. Mais sa famille était très présente.

Monnet était un homme comme tout le monde. Ce n'était pas un homme qui se distinguait de tout le monde, mais d'une manière tellement forte qu'il était tout le monde. Autrement dit, il englobait tout ça. Je me souviens d'un épisode qui devait se dérouler en 1951. Monnet se rendait à Luxembourg et il devait passer par Strasbourg, où il y avait une réunion; on avait donné comme consigne au directeur de cabinet du préfet de Strasbourg qui allait le chercher et qui ne connaissait pas Monnet: "Vous choisirez quelqu'un qui ressemble à tout le monde". Il a cru qu'on se moquait de lui. "Non, vous verrez, il ressemble à tout le monde de manière très forte". Et l'a repéré!

Il avait une vie simple, mais il avait une particularité: il adorait les hôtels, il avait un côté très Valéry Larbaud. Il y a passé un temps inouï. Il y était très à l'aise. Très début vingtième siècle. Un tempérament littéraire pourrait analyser Monnet et les hôtels, avec un grand sens du confort. Il me rappelait certains grands industriels de province qui vont à Paris et qui ont leur très bon hôtel, leurs habitudes... Mais ce sont des gens très simples...

C'était un vrai nomade. Et comme tout vrai nomade, il était chez lui partout.

C'était aussi un homme qui a senti les choses du monde. Je suis étonné que vous n'avez pas eu jusqu'à maintenant l'impression parmi ceux que vous avez rencontrés que Monnet aïeu une vision du monde très forte. Il n'en parlait pas tellement lorsqu'il s'occupait exclusivement d'affaires européennes. Mais il n'a jamais abordé ces affaires européennes de façon protectionniste. Beaucoup l'ont interprété comme ça, mais c'était faux. Vous pourriez retrouver des déclarations de Monnet de l'époque de la CECA et de la Communauté politique où il disait que le système de relations qui s'établissait entre Etats européens était une préfiguration de ce qui devait arriver à l'échelle mondiale.

Et il était très conscient des problèmes.

Le problème nord-sud, pourtant, il ne le voyait pas. Sur le plan politique, j'ai souvent abordé ce sujet avec lui. Mais il réagissait très peu. Evidemment, il en était conscient; mais il fallait le pousser. Ce n'était pas son domaine prioritaire. Ce n'était pas non plus son expérience. Il ne réagissait pas à la décolonisation, aux problèmes africains. Dans la déclaration Schuman, c'est René Mayer qui a fait ajouter le petit passage sur l'Afrique.

Je n'ai jamais eu l'impression que cela accrochait chez lui.

A.M. Cela confirme ce qui m'a été dit par ailleurs. Et les rapports est-ouest?

G.B. Il y a même eu un discours de lui à l'Assemblée commune en réponse à des questions qui lui avaient été posées par certains parlementaires. D'après mon expérience, Monnet n'a pas pris d'attitude antisoviétique ou même anticommuniste. Politiquement, Monnet appartenait plutôt à la famille socialiste; il était dans cette mouvance.

Sa thèse était que les rapports avec l'Union soviétique seraient des rapports équilibrés dans la mesure où l'Europe occidentale ferait son unité. Ce qui avait l'avantage de ne pas utiliser l'antisoviétisme comme un moteur de l'unification européenne et de montrer que de bons rapports avec l'URSS seraient le résultat de cette unification européenne. Je l'ai entendu dire une fois: "On ne peut pas bâtir une politique sur l'antisoviétisme parce que le jour où les Soviétiques se décideront à être gentils, ce sera comme une porte qu'on ouvre et sur laquelle on s'appuie: on tombera. Il faut que notre force tienne de notre propre motivation". Mais il voyait ces problèmes-là, il y était sensible, même s'il ne prenait pas souvent position. Il avait fait des séjours en Roumanie, en Pologne. Il s'est marié en Union soviétique. Ces pays avaient un sens dans sa carrière. Il a connu beaucoup de gens qui étaient dans les gouvernements en exil à Londres, notamment des Polonais...

J'ai eu des discussions, par exemple, au moment du printemps de Prague ou en 1956 lors de la révolution hongroise. A Prague, comme à Budapest on avait appelé l'Europe; il y était donc sensible.

A.M. Croyait-il au maintien des blocs en Europe ou pensait-il que la dynamique des pays européens occidentaux permettrait à moyen ou à long terme une dissolution du bloc oriental?

G.B. Je ne crois pas qu'il voyait l'Europe de la Communauté comme un bloc. Ni l'OTAN. Quand on parlait dissolution des blocs, cela n'incluait pas la dissolution de l'Alliance atlantique qui, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, était envisagée comme une alliance d'égaux.

Dissolution des blocs ne voulait pas dire dissolution de la Communauté européenne, mais plutôt du bloc de l'est. Encore que dissolution ne soit pas le bon mot. Il considérait - et cela vous le verriez dans les conversations qu'il a eues avec les Allemands, avec Wehner en particulier, qui est un élément clef. Il y avait beaucoup d'estime entre les deux hommes - qu'une communauté européenne qui réussissait et qui était ouverte était un élément qui aurait attiré vers elle un certain nombre de pays de l'Europe orientale sans que cela mette en cause certains équilibres stratégiques.

Monnet n'était pas un homme "café du commerce". Je ne dis pas ça de façon péjorative. Mais nous avons tous assisté à des conversations globales, stratégiques, qui ressemblent à certaines conversations "café du commerce". Il n'aimait pas ces grandes constructions qui satisfaisaient l'esprit ou le sens de l'histoire. Mais il avait, je crois, un instinct d'une direction et il faisait pas à pas les efforts qu'il fallait pour que la construction existe petit à petit.

Par exemple, l'interview qu'a eue Monnet avec Watson pour la BBC. et qui a beaucoup servi pour les Mémoires. Monnet avait eu auparavant un entretien avec Suffert. Madame Monnet ne l'aimait pas; elle le trouvait trop sec, pas assez humain. En plus, il était en noir et blanc. Monnet m'avait dit qu'il n'en était pas trop satisfait car les télévisions du monde n'étaient pas intéressées par une interview en noir et blanc. Pourtant elle était bonne: Suffert est quelqu'un de pénétrant. Finalement, je lui ai dit qu'on pourrait faire faire ça par la BBC en couleurs. Watson, qui était un de mes amis, a été d'accord pour faire ça. Je l'ai présenté à Monnet et puis j'ai eu des conversations avec lui parce qu'il voulait voir comment il allait orienter ces entretiens. Je lui disais que je voyais une permanence dans l'expérience de Monnet, un fil conducteur extraordinaire. Monnet détestait cette idée. A plusieurs reprises, je lui ai dit que quand on réfléchissait à sa vie, ça menait à ça, ça... Il me répondait que c'étaient des vues d'intellectuel - c'était sa pire injure -. Watson est arrivé chez Monnet et lui a posé des questions suivant un fil conducteur et ça a donné l'émission que vous avez peut-être vue. Monnet aimait les têtes nouvelles, un oeil neuf. Celui qui arrivait avait raison par rapport à tous les vieux "grognards". Et puis après, ça se calmait parce que la nouvelle tête devenait un vieux grognard.

Pas très longtemps avant sa mort, j'ai parlé à Monnet de cette émission et du travail préalable que nous avons fait avec Watson. Vous pourriez d'ailleurs l'interroger parce qu'il a eu un oeil neuf sur Monnet. Il a travaillé pour ce film...

Je lui ai dit quel était son fil conducteur et alors il s'est mis à rire et il a eu l'air d'aimer cette idée. C'est-à-dire qu'il ne vous dira pas quel a été le grand dessein de sa vie, mais son instinct l'a amené à faire toute une série d'opérations qui se tiennent. Vis-à-vis de l'Union soviétique, il avait cette politique de petits pas dans telle ou telle direction; il y a des équilibres qui se créent. On renforce notre unité, il peut y avoir un dialogue; on a moins peur les uns des autres ... Si vous intellectualisez ou si vous "historicisez" tout cela, vous dites que finalement il était en faveur de la disparité des blocs. Mais jamais il ne vous aurait dit ça comme cela.

A.M. A-t-il eu des contacts avec des personnalités d'Europe de l'Est?

G.B. Je crois que oui. Il m'a raconté un jour une entrevue qu'il a eue à l'ambassade soviétique à Paris. C'était au moment de la guerre d'Indochine. Les Russes auraient souhaité que les Américains détruisent les débuts de l'industrie nucléaire chinoise...

Il y a eu certainement d'autres contacts que j'ignore.

Mais ma mémoire me fait défaut.

Avec les Chinois, il y a eu ces contacts pour préparer son voyage en Chine.

Il y avait une ambassade soviétique très fournie à Luxembourg. Son importance n'avait rien à faire avec le Luxembourg seul: trente-cinq diplomates de rang. Van Helmont ou Kohnstamm pourraient vous parler de ça.

A.M. Et l'univers religieux de Jean Monnet? Est-ce qu'il y avait chez cet homme extrêmement concret une dimension spirituelle qu'il cachait, peut-être par pudeur?

G.B. La personne qui pourrait vous répondre le mieux, c'est sa sœur qui est une personne d'une rare spiritualité religieuse; elle est une des personnes qui avaient été consultées pour Vatican II. Elle était très proche de lui.

Directement, je ne l'ai jamais entendu parler de sujets religieux. Il est possible, c'est votre hypothèse, que vis-à-vis de nous, ou de ses activités, il n'ait pas eu le temps de se poser un certain nombre de questions fondamentales. Parce qu'il était dans son action très "totalitaire". Quand il avait décidé de s'attaquer à une affaire, tout était à la disposition de cet effort. Ce qui lui laissait très peu de temps quand il était en action.

Je dois donc parler par impressions. En l'ayant observé, notamment vers la fin de sa vie, mon impression est qu'il devait en fait se poser ces questions, mais qu'il n'était pas très à l'aise pour y

répondre.

Il détestait la maladie, tout ce qui concernait les hôpitaux. Il détestait la maladie en lui-même. La dernière fois que je l'ai vu, il parlait à peine, très lentement. Je l'avais déjà vu atteint et la première fois, ça m'a fait quelque chose: le grand patron, qui vous a impressionné dans la vie, qui est devenu une petite chose, qui fait naufrage. C'est pathétique. Mais la dernière fois, il avait des difficultés énormes dont il se rendait parfaitement compte: au cours d'une heure de conversation, il avait peut-être dit dix phrases. Il m'a dédicacé l'édition de poche de ses Mémoires, il n'arrivait pas à écrire... On s'est dit au revoir; et au moment où je partais, il dit: "Ca ne marche plus tout ça!"

Il ne voulait même pas vivre avec sa maladie. Très souvent, la maladie nous amène à des réflexions religieuses.

Il y a autre chose: je crois que c'était un pessimiste; il affichait un optimisme tellement constant que ça m'est toujours apparu comme une espèce de méthode Coué par laquelle certains pensent soulager la misère humaine en affirmant certaines choses positives et bonnes. Ca veut dire qu'ils ne se font pas d'illusions sur ce que c'est. Monnet ne se faisait pas d'illusion sur les aspects très négatifs de l'histoire ou des drames de la vie. Mais il s'arcboutait pour que cela ne se passe pas.

Regardez sa conception des institutions! La sagesse des institutions dure: plus que celle des hommes, disait-il. Il n'avait guère confiance dans la sagesse des hommes. Dans son action politique, à chaque fois qu'on pouvait faire un pas, on le faisait. On ne savait pas de quoi serait fait le lendemain. Il était extrêmement méfiant.

Son optimisme était un optimisme raisonné, raisonneur, constructif, volontaire. Il y avait d'ailleurs chez lui des éléments de tristesse "réflective"; à la fin évidemment, avenue Foch. Il se posait des questions sur la stratégie européenne. Il se demandait s'il n'avait pas eu tort d'avoir trop mis l'accent sur les aspects techniques, de ne pas avoir fait un grand "coup" politique et, de là, d'aller vers les aspects techniques. C'était un grand débat dans les années cinquante. C'est lui qui a tranché; et il a gagné. Mais il se posait des questions. Une partie de ce qu'on pouvait espérer n'apparaît plus possible.

Derrière tout ça, je vois une réflexion sur l'homme. Mon impression est qu'il sublimait assez peu tout cela à travers la religion. Mais on m'a dit qu'à la fin, il avait eu une réflexion religieuse. Il est possible qu'il ait eu des conversations avec sa soeur... Vous avez

raison de poser la question parce que Monnet n'apparaît pas comme un homme de spiritualité et de religion. Mais je crois qu'il y avait chez Monnet tous ces éléments implicites.

Monnet affirmait comme des vérités des choses dont il savait qu'elles n'étaient plus vraies. Mais c'étaient des choses qu'il fallait dire. Monnet était un fantastique volontariste. Mais il faut regarder ce qu'il y a derrière, pourquoi. Quelquefois il y a des doutes, des craintes, des convictions aussi.

La question est peut-être d'aller vers le centre du mécanisme qui n'était pas apparent.

A.M. La recherche de la paix n'a-t-elle pas été une sorte de fil conducteur dans son action?

3. Oui. D'abord il est d'une génération qui a eu la hantise de la guerre. Si vous regardez un homme comme McMillan qui a à peu près son âge, c'est une des raisons pour lesquelles il était pour l'unité européenne. C'est incontestable chez Monnet.

Il a vécu les deux guerres mondiales de manière moins dure, moins dramatique que ses contemporains puisqu'il a été réformé. Mais il a rempli son contrat moral avec la France. Ce n'était pas du tout un "planqué".

Personnellement je juge les hommes par leur jeunesse; finalement, on passe sa vie à compenser les traumatismes de sa jeunesse. Je ne connais pas bien la jeunesse de Jean Monnet; il était petit, il avait des difficultés à s'exprimer, à écrire même. Il n'était pas en bonne santé. Tous ces éléments ont dû marquer plusieurs années de sa vie. Il a fallu qu'il cherche son sens ailleurs... Il a pris des détours inouïs pour y parvenir. C'est un homme "anti-système", car le système ne lui a rien donné. Du coup, les gens de ce type reviennent dans le système après des détours formidables et géniaux! Il n'a pas été un combattant. Mais il a fait quelque chose de vingt fois plus utile; il a dû s'en rendre compte et ç'a été un élément de renforcement de sa personnalité.

Il n'a pas fait ses études jusqu'au bout; il a appris des tas de choses sur le terrain, en Amérique, puis avec l'expérience des missions d'achat communes. C'est là qu'est le fil: les mises en commun en cas de nécessité évidente à tous sont possibles, efficaces et constituent un progrès. Il a fait ça toute sa vie. Le mot "pool" est revenu plusieurs fois dans ses activités professionnelles.

Il a vu et compris le drame de l'aveuglement historique qui pousse les pays à s'engager dans la guerre. D'où la paix. Mais il est de

ceux qui n'ont pas "bêlé" la paix, comme disait De Gaulle; il a cherché à comprendre les mécanismes qui faisaient que la paix se détraquait ou pouvait exister et durer. Et il s'est appliqué à ça.

A ce titre-là, il est idéaliste, mais pas un "verbal": beaucoup de gens en politique croient que le mot suffit. Lui s'en méfiait, parce qu'il ne maîtrisait pas le mot. S'il avait été un orateur, il se serait peut-être laissé prendre. Il regardait la substance.

Sa motivation a été la paix et la réconciliation franco-allemande a été pour lui très importante. Si on doit juger son oeuvre, on peut dire qu'il a eu une grande lacune: il n'a pas participé à la grande culture de l'Europe. C'était un homme cultivé, mais, à mon avis, - je me trompe peut-être - ce n'était pas un homme de culture. Et je crois que dans son action européenne, il n'a peut-être pas apporté toute son attention à la dimension culturelle de l'unité européenne. Il y a beaucoup de choses qu'il aurait faites, dites ou fait dire à ceux qui préparaient ses papiers s'il avait été un homme de grande culture européenne.

Je suis frappé de voir qu'il ait assez peu utilisé cette unité culturelle européenne qui est un fait et qui aurait pu être utilisée comme un levier. Cela explique l'échec partiel de l'oeuvre d'unité européenne. Il a peut-être été trop influencé par les Etats-Unis qui, à ce titre-là, ont réalisé une certaine unité "a-culturée", pensant que les faits étaient suffisants pour rapprocher les hommes.

Quand les intérêts ou les situations de fait ne jouent pas en faveur de l'unité, le système devient cynique. On fait ce qu'on fait actuellement en Europe. Le mouvement européen, privé de cette dimension humaine, a très mal résisté aux difficultés économiques, pratiques.

C'est la lacune que je vois dans l'homme et dans son action. Ce n'est pas une critique. C'est ma perception des choses.

Par ailleurs, il a réussi un certain nombre de choses de dimension historique, notamment dans le domaine franco-allemand, au service de la paix. Dans l'histoire, on dira De Gaulle-Adenauer, bien sûr, mais lui aussi a fait beaucoup.

Il a réussi. Au contraire, il n'a pas réussi l'affaire anglaise, par la faute des Anglais. Monnet pensait qu'une fois les faits européens établis, les Anglais les reconnaîtraient. C'est vrai avec Heath. Ça n'a pas été vrai avec l'Angleterre. J'en parlerai un jour puisque j'y ai été mêlé. En un mot, toutes les propositions continentales, qui, de près ou de loin, supposaient des transferts de souveraineté, étaient totalement inacceptables par les Anglais; de plus, elles leur paraissaient

irréalistes. D'autre part, quand on a pensé au charbon et à l'acier, c'était totalement inacceptable pour le gouvernement travailliste parce qu'il nationalisait le charbon; il allait nationaliser l'acier, et il ne voulait pas que par l'intermédiaire d'une européanisation ou d'une internationalisation de ces deux industries on risque de mettre en cause la gestion de ces deux secteurs.

Ce qu'on retrouve aujourd'hui: la tentation socialiste que je comprends bien de prendre le contrôle des éléments principaux de la vie économique du pays.

Pour les travaillistes, cela revenait à leur dire: vous allez partager le pouvoir que vous venez de conquérir dans le cadre national. C'est une des raisons fondamentales pour laquelle les Britanniques ne pouvaient pas accepter ce plan Schuman, en plus du scepticisme dont je vous parlais précédemment.

Je l'ai vu confirmer par la suite au moment de la négociation du traité de Rome. Les Anglais étaient persuadés qu'un jour ou l'autre la France n'accepterait pas la logique de ce qu'elle proposait. Ils n'ont pas eu totalement tort plus tard. Et ils étaient d'autant plus encouragés à penser cela qu'ils ont vu la CED proposée par la France et repoussée par elle.

A l'égard des Anglais, Monnet a eu une déception. Il s'attendait à les voir participer plus pleinement aux développements européens. Mon avis personnel est que les choses ont changé quand Heath a perdu le pouvoir; Heath est un homme qui a cru en Jean Monnet. Il est un des quelques Anglais qui ont compris ce que voulait Jean Monnet. Il a de l'estime pour lui et il n'est pas quelqu'un qui l'accorde facilement!

Le plan Schuman a été le premier étage de la fusée européenne, avec la réconciliation franco-allemande et les institutions européennes. Ce n'est pas rien! Ce sont les trois grandes réalisations de cette époque. Après, c'étaient des éléments ponctuels. Voilà l'actif.

Dans la colonne passif: le fait de ne pas avoir envisagé avant ou au moment de la CECA un acte politique; de ne pas avoir apporté assez d'attention à l'élément de culture en Europe; de ne pas avoir vu les prolongements nord-sud.

A la fin, lui-même le voyait.

Parmi tous les hommes que j'ai vus dans la politique, Monnet est incontestablement celui qui m'a le plus frappé par sa détermination, la compréhension de l'Amérique - donc du monde futur -. L'anti-américanisme est aussi de l'anti-modernisme; les gens ont peur du

monde moderne. Et ils ont raison, car c'est un monde qui n'est pas dominé. C'est un monde effrayant.

C'était un homme profondément français, au sens non parisien du mot. C'est à mon avis le pays authentique. C'était un grand nomade, toujours prêt au départ. Il a amené les hommes à se découvrir eux-mêmes; il les a sortis de leurs béquilles habituelles; il a créé énormément d'inconfort individuel chez les gens et, grâce à cela, il les a fait progresser. Il a fait des équipes.

C'est un homme totalement désintéressé. Je ne fais pas de l'imagerie d'Epinal. J'ai toujours été très critique de Monnet. Je n'ai jamais été aveugle. Mais il était désintéressé à l'absurde même. Son Comité d'Action, il en était un des bailleurs de fonds. Il a vendu sa maison de Cognac... Les gens ne le savent pas... C'est rare des hommes comme ça. Il n'a pas cherché les honneurs. Il en a eu. Mais pas dans son pays: il n'a pas eu la Légion d'Honneur...

Je me suis demandé avec Van Helmont pourquoi Monnet avait mis ses archives à Lausanne. C'est une grande question que vous pouvez poser. Personne n'a de réponse définitive... Il n'a pas eu tort. Je me souviens de l'arrivée de l'immense Rieben et du petit Monnet, c'était merveilleux. Rieben, très Vaudois. C'est un très grand Monsieur, Rieben. Mais c'était insolite. Rieben y croyait; il a renversé tous les scepticismes au bulldozer.

Alors que Monnet était proche de la fin, le 9 mai, Rieben lui a envoyé un télégramme et c'est son télégramme qui a rappelé à Monnet ce qu'était le 9 mai. Il avait oublié.

Rieben a été un élément déterminant dans ce choix. Mais je me suis posé la question.

L'affaire des décorations n'est pas un critère absolu, mais c'est un fait.

A une époque, j'ai beaucoup réfléchi à tout ça, car je voulais faire un livre sur Monnet. Je lui avais demandé l'autorisation parce qu'il ne voulait qu'on fasse de livre sur lui. Monnet et ses Mémoires, c'est miraculeux; Fontaine aura droit à la reconnaissance de tout le monde! En 1970-71 j'avais obtenu de Monnet qu'il accepte, en lui disant qu'après sa mort tout le monde écrirait sur lui des choses qu'il ne contrôlerait pas.

Je trouve que sa vie est une des histoires les plus romantiques, les plus extraordinaires que je connaisse par mon expérience ou mes lectures. La phase européenne n'est qu'une phase!

Il n'y a pas beaucoup de grands hommes dans l'histoire; j'arrive à une époque de la vie où l'on peut réfléchir sur son expérience.

Et lui était un grand homme. Après la guerre, vous avez Adenauer, très impressionnant. Je l'ai rencontré pour la première fois à Strasbourg: vous aviez l'impression d'être devant un grand Monsieur. Ca se sent un grand homme! Donc Monnet aussi, Gasperi, Mendès France, De Gaulle, MacMillan et puis c'est tout, avec Kennedy, Marshall que j'ai vu en 1947. Dulles n'avait pas le même niveau. Kissinger est aussi un grand bonhomme, détestable sur beaucoup de plans, mais pessimiste dans la politique.

Le signe de ces hommes, c'est qu'ils changent l'histoire: et Monnet l'a changée. Je ne sais pas ce qui restera de ce qu'il a fait, car tout ce qu'il a fait est en danger, mais il a marqué trente ans de la vie de l'Europe. Je regrette qu'il y ait eu ces querelles Monnet-Mendès, Monnet-De Gaulle; c'est là où j'ai été troublé...

M. Cela a peut-être été le drame de l'Europe qu'il n'y ait pas eu d'entente Monnet-De Gaulle...

G.B. C'est difficile à dire parce que leur fondement philosophique a été différent, mais cela a été un drame. Ils n'étaient pas souples. De Gaulle ne comprenait strictement rien à l'Amérique et, par là même, il ne voyait pas le monde comme il devait devenir.

Ce qui me frappe, c'est que les deux grandes forces actuelles sont les forces nationales, nationalistes, et l'organisation internationale. Monnet a vu le pont entre ces deux forces qui semblent antagonistes; Monnet charentais et internationaliste; et on retrouve leur combinaison dans les institutions européennes qui les reconnaissent toutes les deux au lieu de nier l'une d'entre elles. Monnet n'a pas dit qu'il fallait détruire les nations.

Mais il a toujours placé l'organisation de l'Europe dans un contexte plus large, comme une première étape de l'organisation mondiale. Mais il n'a pas expliqué cela. C'est pourquoi vous avez raison de faire cette enquête.